

*Promenons-nous dans les bois*



*Lise Pelletier,*

## Promenons-nous dans les bois

Aujourd'hui commençait la semaine de canot-camping dans la réserve Rimouski. Après six heures à avironner, Jeannette était crevée. Là, il fallait monter le campement. Oui, son amie lui avait dit que ce ne serait pas à son goût, mais Pierre l'avait invitée. Lui, le beau grand sportif que toutes les filles de l'université zyeutaient. C'est vrai qu'il était beau, avec son mètre quatre-vingt, sa silhouette élancée et de belles épaules bien découpées. Jeannette le regardait préparer le campement et se dit qu'elle avait bien de la chance. Elle s'approcha doucement et lui donna un baiser dans le cou. Pierre éclata de rire.

— Écoute ma belle, il faut monter le campement pour la nuit. Il fera noir vers 8 heures, donc on pourra relaxer après, je te le promets, mais pour le moment il faut dresser la tente, préparer le feu, sortir nos sacs de couchage, palanter la bouffe dans un arbre, etc. Veux-tu me donner un coup de main ?

Jeannette le regarda, déconcertée : elle voulait bien, mais n'avait aucune idée de comment le faire. Pierre rit à nouveau.

— Bon, ne fait pas cette tête, tu ne sais pas ça, c'est pas bien grave. Tu verras, c'est facile. Dégage le sol des pierres ou des branches qui pourraient nous entraver dans le dos sur une surface d'environ deux mètres carrés. Ça te va ?

Jeannette sourit à son tour. Elle n'était pas si bête, bien sûr, elle y arriverait. Elle se mit au travail. Vers sept heures, ils avaient terminé d'installer le camp.

Assis près du feu, ils regardaient le soleil se coucher derrière la forêt, le ciel s'était embrasé de mille couleurs. Pierre se rapprocha et passa son bras derrière ses épaules.

— Tu verras Jeannette, d'ici à la fin de la semaine tu seras une campeuse aguerrie. As-tu aimé ta première journée ?

— J'ai adoré, mais j'ai trouvé le canotage un peu épuisant. L'installation du campement, c'était facile et j'ai savouré ta soupe aux lentilles. Tu cuisines vraiment bien. C'est un autre aspect de toi que l'on gagne à découvrir, ajouta-t-elle le regard charmeur.

Ils s'embrassèrent avec passion. Pierre lui fit signe d'aller s'installer pendant qu'il éteindrait le feu. Elle entra dans la tente, se déshabilla et allait se faufiler dans son sac de couchage, lorsqu'elle entendit du bruit à l'extérieur. Elle cria :

— Pierre ? Pierre, ça va ?

À nouveau, des craquements dans les broussailles, mais pas de réponse. Inquiète, elle chercha ses vêtements et se rhabilla pour aller voir. À peine sortie de la tente, elle fut happée par deux bras costauds et maîtrisée au sol. Elle tenta de se débattre, mais elle ne faisait visiblement pas le poids contre son agresseur. Elle cria le nom de Pierre à nouveau. Cette fois, son agresseur la souleva, lui montra le corps inerte de Pierre près du feu éteint. Un autre homme à l'allure étrange se trouvait près de lui. Ses deux bras, très longs, se terminaient par de grandes griffes qui labouraient sauvagement le ventre de Pierre et le sol environnant. Jeannette hurla. Son agresseur exerça une forte pression autour de son cou et elle perdit connaissance.

L'homme déposa le corps de Jeannette, enfila ses gants avec des griffes et lui aussi prit part à la destruction du campement. Ils descendirent la nourriture de l'arbre à l'autre bout de l'éclaircie. Le plus jeune prit le palan et la corde et les mit dans son sac. Il éparpilla la nourriture sur le sol et près de la tente. Le plus âgé retira le T-shirt de Jeannette, griffa son bras avec la patte d'ours et ensuite le vêtement. Jeannette revint à elle et regarda avec effroi ses agresseurs. Le plus vieux s'agenouilla à ses côtés.

— Écoute ben, ma belle, j'vas t'attacher les mains pis t'emmener avec nous autres. Si tu résistes, m'as te renvoyer dans les pommes. Faque t'as pas le choix, tu marches ou j'te traîne.

Jeannette tremblait de tous ses membres. Son cerveau était incapable d'assimiler ce qui venait de se passer. Elle se demandait encore si elle s'éveillerait de ce cauchemar. Elle jeta un coup d'œil au corps de Pierre, il était complètement tailladé, ses vêtements en lambeaux et gisait à demi immergé sur le bord de la rivière. Jeannette était terrifiée.

— Aie ! On passera pas la nuit icitte. Tu te décides ! Tu marches...

Dans l'horreur, elle avait oublié la question. Elle reprit son souffle.

— OK, je marche. Qu'est-ce que vous me voulez ? Je n'ai pas d'argent, mes parents non plus.

— Tu le sauras en temps et lieu, astheure, tu farmes ta yeule pis tu m'suis. C'est tu clair ?

Jeannette se remit à pleurer pendant que le plus vieux lui attachait les mains. Il la mènerait en laisse comme un chien. Le plus jeune s'approcha lentement d'elle et sourit. Elle le regarda incrédule. Comment cet idiot, ce bandit, ce meurtrier, ce psychopathe pouvait-il lui sourire ? Elle baissa les yeux, complètement tétanisée.

Ils marchèrent dans la forêt sombre durant des heures. Les deux hommes connaissaient bien le chemin. Elle s'était enfargée deux ou trois fois et le plus jeune l'avait aidé à se relever tout doucement et sans dire un mot. Il lui sembla moins violent que le plus âgé. Enfin, ils arrivèrent près d'une grosse pierre fendue verticalement. Le jeune se faufila dans la fente et le vieux poursuivit la marche environ une vingtaine de mètres plus loin. Puis, il écarta des fougères et des branches et découvrit un ruban brun. Il tira dessus et une porte s'ouvrit dans la butte recouverte de plantes. Cette fois, la brute la fit passer en avant et la poussa à l'intérieur, l'autre l'attendait et lui sourit. Elle répondit par une grimace de dégoût. Il ne releva pas le geste et l'entraîna vers une nouvelle porte et cette fois, elle se retrouva dans une grande pièce toute en longueur d'environ cinq mètres de large. Seul un faible éclairage dispersait la noirceur. Le jeune attacha sa laisse à un crochet au mur alors que le plus âgé les rejoignait.

— Benoit, donnes-y du linge. Y doit ben avoir quequ' chose qui va y faire. Pis va la porter dans sa chambre. Toé, Jeannette, m'as te parler demain. T'es mieux d'essayer de dormir d'ici là. Tu peux crier, hurler, t'épuiser à frapper sur les murs. Notre bunker y est en béton armé pis complètement isolé des ondes électromagnétiques. Pis, t'as pu ton cell. Tu devrais m'écouter, mais c'est à toé de voir.

En terminant sa phrase, le vieux se dirigea vers le fond de la pièce où elle le vit sortir par une autre porte. Elle se retrouva seule avec Benoit. Elle se remit à pleurer, mais de fatigue cette fois, elle était complètement épuisée. Benoit fouillait dans un coffre en cèdre. Il en ressortit une robe, un t-shirt, un short, un pantalon, des espadrilles, des pantoufles et un pyjama rose. Il mit les vêtements dans un panier à linge. Il la détacha et la mena en laisse

jusqu'à une cellule avec un lit, une commode et un petit paravent dans le coin gauche. Elle n'aurait jamais d'intimité lorsque des gens se retrouveraient dans la pièce principale. Ils l'avaient emprisonné ! Benoit l'entraîna à l'intérieur et défit ses liens. Il déposa le panier dans un coin et lui dit d'une voix étonnamment douce dans les circonstances.

— Tu peux essayer les vêtements, si cela ne te fait pas, je te les échangerai. Inquiète-toi pas, je prendrai soin de toi.

Jeannette n'avait pas du tout envie de parler garde-robe et hurla :

— Veux-tu bien me dire, qu'est-ce que je fais ici ? Vous êtes complètement cinglés ! Vous allez me relâcher tout de suite ! Vous êtes fous ! Penses-tu que j'ai envie de rester avec vous autres ? Vous avez tué mon nouveau chum !

À cette pensée, elle fondit en larmes à nouveau. Benoit fit un pas vers elle et elle le gifla. Il recula et sortit en verrouillant la porte.

— Tu perds ton temps à résister. Tu réalises pas encore ta chance. Essaie de dormir. Ah j'oubliais ! Il y a une petite veilleuse près de ton lit. Elle s'allumera automatiquement lorsque j'éteindrai l'éclairage de nuit. Si tu as envie, il y a un pot de chambre derrière le paravent, un réservoir d'eau plein, une bassine, une débarbouillette et une serviette pour faire ta toilette. Bonne nuit et à demain !

Jeannette s'assit sur le lit, découragée, elle s'effondra. Au bout d'un moment, elle se ressaisit et inspecta sa cellule, derrière le paravent, une autre veilleuse éclairait. Elle prit la débarbouillette, se lava le visage et le corps. Elle grimaça de douleur lorsqu'elle passa sur les lacérations qu'elle avait sur l'avant-bras. Les salauds, les bandits, les tortionnaires, les maniaques, elle ne savait pas quoi penser de cette nuit cauchemardesque ! Dans quel piège était-elle tombée ? Qui étaient ces gens ? Épuisée, elle se dirigea vers le lit après avoir enfilé le pyjama. Elle s'installa sous les couvertures et tomba dans un sommeil sans rêves.

\*\*\*\*\*

Elle se réveilla en sursaut, la pièce principale était complètement illuminée et sa chambre également. Elle entendit le bruit d'une porte qui se refermait et les pas de deux personnes se rapprocher.

— Bon matin, Jeannette, lui lança le vieux.

Elle se redressa dans son lit, tous ses sens en alerte. Comment connaissait-il son nom ? Elle prit le temps de l'observer. Il n'était pas si vieux finalement, peut-être la cinquantaine et l'autre devait être de son âge. Les deux hommes étaient vêtus de tenues de camouflage en forêt, mais ils étaient propres et bien rasés. Chacun tenait une tasse de café fumant et odorant. Elle ne peut s'empêcher de remarquer la beauté du jeune homme, blond, grand et élancé. Idiote ! pensa-t-elle ; ces deux-là sont des fous dangereux.

Elle ne savait pas quelle attitude adoptée avec ses geôliers. À vrai dire, elle ne savait absolument pas quoi faire. Que fait-on lorsqu'on se fait enlever ? Elle n'avait jamais imaginé qu'elle vivrait un jour un drame digne des films d'horreur. Elle prit quelques longues respirations pour se détendre. Elle devait élaborer un plan et, pour le moment, recueillir un maximum d'informations.

— Que me voulez-vous ? Pourquoi avoir assassiné Pierre ? Pourquoi ne l'avez-vous pas enlevé, lui aussi ? Comment avez-vous appris mon nom ? Combien de temps allez-vous me garder ici ? La police va me rechercher. Faites-vous la traite des femmes ?

Ce flot de paroles sortit à la vitesse du son. Elle reprenait son souffle lorsque le vieux prit la parole.

— Salut, j'm'appelle Philippe. Benoit, c'est mon gars. Tu vas connaître ma femme Françoise au diner. J'vas t'expliquer la suite des choses pis comment tu vas continuer dans ta vie icitte. On t'a apporté ton déjeuner. Tu vas manger comme nous autres, icitte, on mange pas de stuff industriel. Françoise a fait de la super bonne bouffe. Si t'es sage après-midi, tu vas pouvoir choisir du nouveau linge avec elle. Si tu fais ta cabochonne aujourd'hui, ça va être plus tard. Tiens ton lunch, essayes pas de t'ouvrir les veines avec l'couteau, y coupe pas assez. Tu vas finir par comprendre que t'es ben chanceuse pis c'est toé qui voudras pus partir.

Benoit déposa un sac à lunch sur le plancher derrière les barreaux en lui souriant. Il se releva et les deux hommes lui tournèrent le dos, marchant vers la porte au fond de la pièce. Elle leur cria.

— Je veux sortir, je veux m'en aller, ma mère mourra d'inquiétudes. Vous êtes des monstres !

Elle retomba sur le lit et se remit à pleurer. Les hommes refermaient la porte derrière eux complètement indifférents. Après quelques minutes, elle reprit ses esprits, elle n'y arriverait pas en se laissant aller. Elle devait user de stratégie. Elle se leva, fouilla dans le

panier à linge et choisit la petite robe lavande, elle était à sa taille. Elle trouva des bas et enfila les espadrilles ; trop grandes ; alors, elle mit les pantoufles qui lui faisaient juste. Elle devait essayer de savoir qui étaient ces gens. Elle fit son lit et s'assit sur le bord près de la commode. Le sac à lunch contenait un muffin à l'avoine et aux canneberges, une pomme et un morceau de fromage. Il y avait également un thermos contenant du café chaud. Au fond du sac se trouvaient un petit contenant de lait bien identifié et un autre de sucre. Elle se servit un café auquel elle ajouta du lait. Le muffin était délicieux. Elle avala tout le repas sans en laisser une miette tant elle était affamée.

En se versant son second café, elle se mit à récapituler les événements. Ils avaient assassiné Pierre, probablement que c'était le plus vieux l'assassin. Il s'appelait Philippe, le monstre. Mais pourquoi, lui avait-il mentionné son nom ? Était-ce son vrai nom ? S'il lui avait dit son nom, il ne craignait donc pas qu'elle le dénonce un jour. Où pouvait-elle bien être ? Qui étaient donc ces détraqués ? De quoi parlaient-ils lorsqu'ils disaient qu'elle était chanceuse d'être là ? Comment pouvaient-ils penser qu'elle accepterait un jour de rester avec eux ?

Elle prit une gorgée de café et regarda autour d'elle. L'endroit était propre, le lit confortable, avec de bons draps et des couvertures chaudes. La commode de cèdre avait quatre tiroirs. Au diable le mobilier ! Elle devait élaborer un plan pour s'enfuir. Facile à dire ! C'était la première fois qu'elle mettait les pieds dans la réserve Rimouski. Elle n'avait rien d'une amatrice de plein air, c'était sa première sortie en camping. Oui, son amie lui avait dit que ce n'était pas son genre, mais dans le fond, elle aussi aurait voulu suivre le beau Pierre s'il le lui avait demandé. Mais il l'avait choisi. Elle en était tellement fière ; elle devenait la copine du plus beau gars de l'université. L'image du corps lacéré de Pierre lui revint en mémoire et elle se remit à sangloter.

\*\*\*\*\*

Elle entendit la porte s'ouvrir, midi était enfin arrivé. Elle avait du perdre sa montre lorsque Philippe, le fou braque, lui avait lacéré le bras. Ses souvenirs n'étaient pas très clairs, mais elle avait vu la brutalité de l'homme s'acharnant sur le corps de son compagnon, elle déduisait qu'il l'avait blessée. Soudain, elle sentit une odeur très agréable, comme des effluves de romarin et de viande mijotée. Elle releva la tête pour apercevoir une belle grande femme, probablement dans la cinquantaine, elle la regardait avec intensité de ses grands yeux bleu profond. Ce devait être la mère de Benoit, ils avaient les mêmes yeux.

— Bonjour. Moi, c'est Françoise. Je vais ouvrir la porte de votre cellule et je vous invite à manger avec nous. Philippe, que vous connaissez déjà, vous expliquera la suite des choses. Je vous conseille de vous conduire correctement, sinon vous mangerez seule dans votre chambre et nous reporterons cet entretien à un moment ultérieur.

La femme avait parlé d'un ton calme. Elle avait une belle voix douce avec un léger accent que Jeannette ne parvenait pas à identifier. Pourquoi une telle beauté, étrangère de surcroît, s'était-elle mariée avec un pareil rustre ? Jeannette la regarda un moment avant de la suivre.

\*\*\*\*\*

Deux semaines s'étaient lentement écoulées, Jeannette était découragée et franchement écoeurée d'être toujours en cellule. À vingt ans, on a besoin de bouger et de faire des activités, se disait-elle. Elle ne voyait pas comment elle pourrait avoir envie un jour de demeurer avec ces reclus du monde. Elle entendit les pas de Benoit qui venait la chercher pour le déjeuner. Elle le trouvait nettement plus sympathique que son père, il passait des heures auprès d'elle et ils échangeaient. Elle avait compris qu'il était complètement dominé par l'autorité paternelle et son idée fixe de fin du monde. Il était bien jeune lorsqu'il avait commencé à vivre loin de la civilisation dont il ne connaissait vraisemblablement pas grand-chose. À vrai dire, cette candeur l'amadouait et il était remarquablement beau. Elle considérait l'idée de le séduire afin qu'il l'aide à s'échapper ou mieux encore qu'ils s'échappent ensemble.

Benoit débarra et fit tourner la grille qui émit un grincement. Il lui tendit une tasse de café.

— Avec un peu de lait, comme tu l'aimes ! Il faudra que je graisse les pentures.

Elle hocha de la tête en signe d'affirmation. Elle prit le café et avala une gorgée. À la cuisine, Philippe était attablé à sa place habituelle. Elle et Benoit s'assoiaient de l'autre côté en face de lui. Elle venait à peine de déposer son café que Philippe lui tendit une tablette. Elle vit la nouvelle en gros titre :

*« Un jeune couple d'étudiants attaqués par une ourse dans la réserve Rimouski »*

Elle la saisit et lut l'article. Les gardiens de la réserve avaient retrouvé le corps de Pierre et des lambeaux de ses vêtements à elle. On présumait que l'ourse avait entraîné son corps plus loin dans la forêt. Des recherches étaient en cours, mais on avait peu d'espoirs de retrouver des traces. Les forts vents et de la pluie des jours précédents la découverte les avaient probablement effacées. Elle éclata en sanglots. Benoit se leva prestement et la prit dans ses bras. Elle tenta de se dégager, mais il la retint. De guerre lasse, elle s'abandonna en larmes contre lui.

\*\*\*\*\*

Quatre mois avaient passé depuis les événements, Jeannette posait les assiettes devant Philippe et Benoit. Benoit lui saisit la main, y déposa un baiser sur son ventre qui commençait à poindre. Françoise vint les rejoindre et s'assit. Philippe joignit ses mains et récita une prière en anglais, les autres baissèrent les yeux en joignant leurs mains à leur tour. Après la prière, ils entamèrent le repas.

— C'est délicieux, Maman.

— Ouin, c'é ben bon, Françoise.

— La petite m'a aidée. Elle apprend vite, elle est douée, ajouta Françoise en passant la main dans les cheveux de Jeannette.

Jeannette sursauta. Philippe leva les yeux vers elle, le regard fâché.

— Aïe ! Ma femme te fait un compliment. Toé, tu sautes quand a te touche. T'es pas capable de dire merci !

Jeannette releva timidement la tête et s'excusa à Françoise tout en la remerciant. Après le repas, elle ramassa la vaisselle et s'en alla dans la cuisine. Benoit s'apprêtait à la suivre quand son père le poigna par le bras et le rassit sur sa chaise.

— Y a pas un dessert à midi ?

— Bien sûr, Philippe, je reviens tout de suite.

Françoise se leva à son tour.

— Écoute-moé ben mon gars, j'veux pas que tu t'entiches de la petite. On peut pas se fier à elle, tu m'entends-tu ?

— Ne t'en fais pas Papa, je sais ce que je fais. Elle est sage, sa grossesse va bien. Maman est contente. On mange bien qu'est-ce que tu veux de plus ?

— Rien ! Mais j'veux pas que tu te laisses entourlouper par une enjôleuse.

— Inquiète-toi pas Papa.

Françoise était de retour avec deux morceaux de gâteau au chocolat et deux tasses de thé fumant. Elle les servit et retourna à la cuisine.

\*\*\*\*\*

Déjà sept mois de passé, son ventre était bien rond, Jeannette acceptait peu à peu sa nouvelle condition. À vrai dire, elle n'avait pas le choix. Benoit était gentil et doux avec elle. Terrassée par les émotions, elle avait succombé un soir de déprime, puis ils avaient recommencé. Depuis, ils vivaient tous les deux dans le bunker. Philippe et Françoise vivaient ailleurs. Elle ne savait toujours pas où. Elle tentait d'interroger Benoit subtilement, mais il la trouvait trop curieuse, il l'embrassait en lui disant qu'elle n'avait pas à savoir ces choses-là. Elle devait changer de stratégie, elle piétinait. Elle sortit de la salle de conditionnement et s'en alla vers la douche lorsqu'elle surprit la conversation entre Philippe et Françoise près de la porte d'entrée principale. Elle se cacha dans un recoin.

— Y va falloir que tu parles à Benoit. Yé en train de s'enticher de la petite. Tu devrais le voir quand y parle d'elle pis du bébé. Faut pas qu'y s'attache, tu l'sé. Est pas dans famille. C'est ben clair, non !

— Ne t'inquiète pas Philippe, je discuterai avec Benoit. J'ai confiance en notre fils. Il veut simplement joindre l'agréable à l'utile. Il est heureux dans sa relation avec Jeannette et c'est parfait comme cela. Ça va lui enlever des idées de fuir, non ?

— J'aime pas ben, ben ça, mais tu vas y parler, hein ?

— Sans faute, aujourd'hui ou demain.

Françoise déposa un baiser sur le front de son mari et ce dernier sortit. Elle retournait vers la cuisine lorsqu'elle entendit les pas de Jeannette derrière elle. Elle s'arrêta une minute pour attendre sa bru, enfin c'était tout comme.

— Philippe s'inquiète de toi et Benoit, l'as-tu entendu ?

Jeannette prit un air d'étonnement.

— Non, je n'ai rien entendu. J'étais aux toilettes. Dites-lui de ne pas s'inquiéter, Benoit prend bien soin de moi et je fais mon possible pour lui rendre la pareille.

— Je sais, c'est bien ce que je lui ai dit, vous formez un beau petit couple d'amoureux. Mais dis-moi, l'aimes-tu vraiment notre fils ?

Jeannette demeura interdite un moment. Elle n'avait pas vraiment pensé à ça. L'aimait-elle ? C'était bien difficile à dire. C'était le seul homme présent, oui, il était très beau, gentil et prévenant, mais elle ne l'avait pas choisi. Il avait amélioré ses conditions, aujourd'hui elle dormait avec lui dans la chambre avec un grand lit. Elle pouvait circuler librement dans l'abri. Mais l'aimait-elle ? À vrai dire, elle n'en savait rien. Pas question de livrer ses états d'âme à Françoise, elle devait séduire la mère comme le fils.

— Au début non, j'étais trop enragée contre vous. Avec le temps, il a su me charmer, il est beau ton garçon. Il a hérité de tes yeux bleus et puis on attend un enfant qui aura besoin d'un père et d'une mère. Je pense qu'il fera un bon père. Il tient plus de toi que de son père, sans vouloir t'insulter. J'apprécie davantage Benoit depuis que je suis enceinte. Il est rempli de petites attentions à mon égard, je suis bien avec lui.

Françoise sourit de contentement.

— Bravo, ma fille ! Ne t'inquiète pas, Philippe finira bien par reconnaître tes mérites. Donne-lui du temps, il est tellement méfiant. Tu es la première étrangère dans nos vies depuis la fameuse pandémie.

Françoise pressa le pas. Jeannette la suivit, trop contente d'avoir appris qu'ils s'étaient enfermés depuis 2020. Cela signifiait que Benoit devait très peu connaître le monde extérieur, il avait sans doute grandi ici ou tout près.

Le soir venu, elle et Benoit passèrent au lit à l'autre extrémité de la casemate. Elle se blottit contre lui et il l'enlaça. Elle lui embrassa l'oreille.

— Dis-moi, est-ce qu'on a des vêtements pour bébé ?

— Je ne sais pas, mais je suis certain que Françoise a pensé à tout. Elle n'oublie rien ni ne laisse rien au hasard, ma mère.

— As-tu déjà magasiné dans ta vie ?

Benoit se retourna vers elle en la regardant avec curiosité.

— Non ! C'est comment ?

— À Rimouski, il y a plein de boutiques spécialisées dans les vêtements pour enfants. Il y a des pyjamas de toutes les couleurs. Des petites robes et des petits pantalons. Ce serait formidable si tes parents voulaient nous amener en ville.

Benoit la contempla le regard triste.

— C'est impossible, ma chérie. Toi et moi on demeure ici, dans la nature, et c'est très bien ainsi. On a tout ce dont on a besoin et on est à l'abri des tentations. La fin de l'Ancien Monde surviendra bientôt. On n'a rien à gagner de compromettre tout ce que mes parents ont sacrifié pour mon bien-être.

Elle se recolla sur son corps et saisit son sexe. Ils firent l'amour comme si demain n'existerait plus, puis ils s'endormirent exténués.

\*\*\*\*\*

La tempête faisait rage à l'extérieur. Benoit était sorti pour aller voir si ses parents seraient là bientôt. Jeannette préparait le déjeuner en chantonnant. Elle avait réussi à intriguer Benoit avec les boutiques de vêtements pour enfants. Il lui en avait reparlé. Elle lui avait suggéré d'en parler à sa mère. Un matin, Jeannette avait surpris Françoise qui pleurait. Elle avait fait allusion à la difficulté de vivre isolé dans le bois tout l'hiver, mais rapidement, elle s'était essuyé les yeux et avait dit à Jeannette d'oublier ce léger moment de fatigue.

Benoit revint seul, complètement couvert de neige.

— Quelle tempête, il y a de la poudrerie et on ne voit pas l'autre côté du chemin.

Tiens, tiens, il a marché jusqu'au chemin, se dit Jeannette. Cela voulait dire qu'il savait où cette fameuse route menait... à Rimouski !

— Débarrasse-toi de ton manteau et de tes bottes. Je t'ai préparé une omelette et un bon café chaud.

Elle alla chercher les plats pendant que Benoit ôtait ses vêtements d'hiver. Lorsqu'elle revint, il était attablé. Elle servit les assiettes et le café. Elle s'apprêtait à prendre une bouchée lorsque Benoit posa sa main sur son bras.

— Attends un petit peu ma chérie, nous n'avons pas fait la prière.

— Excuse-moi, j'ignorais que ça signifiait quelque chose pour toi aussi. Tu ne m'as jamais parlé de religion.

— Il faut maintenir la tradition et l'ordre, pourtant ça, tu le sais.

— Excuse-moi, je suis désolée.

Benoit récita la prière et ils mangèrent. Le repas terminé, Benoit suggéra à Jeannette de profiter de cette journée de solitude, car ses parents ne viendraient pas aujourd'hui, le temps était trop mauvais. Jeannette tressaillit.

— Ah bon, je ne pensais pas qu'ils habitaient bien loin.

— Ils habitent au fond du rang.

— Ah ! Ils ne vivent pas dans un bunker ?

— Non, mais je veux qu'on parle du bébé. Il reste environ deux mois à ta grossesse. Tu m'as vraiment tenté avec ton idée d'acheter des choses au bébé. J'en ai parlé à Françoise. Ça ne l'a pas emballée, elle était plutôt fâchée. Elle pense que c'est une stratégie pour t'enfuir.

— Pas du tout. C'est normal, après tout, je porte notre enfant et je mérite un peu de reconnaissance. Je veux tout simplement aller magasiner pour notre bébé.

— D'accord, mais on ne connaît pas son sexe. Si c'est un gars ou une fille, on n'achètera les mêmes habits. Surtout, il faut que tu acceptes que cela ne devienne pas une habitude. Si on va en ville, on n'y retournera plus. En tout cas, pas avant le prochain bébé !

— Oh, mon chéri !

Jeannette avait les larmes aux yeux. Elle se leva et sauta sur les genoux de Benoit en l'embrassant sur le cou et le visage. Benoit leva sa robe et déchira sa culotte. Bientôt les deux amants tressaillirent de plaisir.

\*\*\*\*\*

Les contractions étaient de plus en plus rapprochées. Jeannette était étendue les pieds dans les étrières. Son ancienne geôle avait été reconvertie en salle d'accouchement. Françoise était obstétricienne, elle avait fait sa formation en France avant d'immigrer au Québec. Elle était originaire d'un petit village d'Alsace, cela expliquait son accent. À cet instant, Jeannette n'en avait cure, toute son énergie était consacrée aux poussées pour faire sortir le petit ange comme le disait Françoise.

Au petit matin, après douze heures de travail, Benoit entendit les cris du bébé. Il se précipita pour voir le nourrisson que sa mère était en train de laver. Jeannette, complètement épuisée, pleurait. Benoit prit l'enfant emmailloté et le déposa dans les bras de la mère. En voyant le bébé, Jeannette retrouva un second souffle et une bouffée d'énergie. Elle regardait cette petite merveille, sa petite merveille !

Françoise annonça d'une voix forte :

— C'est une fille !

La petite avala goulument le lait maternel et après quelques minutes elle dormait à poings fermés. Les deux parents regardaient leur enfant, les yeux remplis d'amour et de fierté. Françoise ramassa ses instruments et les draps sales. Elle fit signe à Benoit de la suivre dans la salle attenante.

— Pour le moment, il est important que la mère et le bébé se reposent. Reste auprès d'elles et je viendrai te relayer dans quatre heures. S'il y a quoique ce soit, je serai couché dans votre lit. J'ai préparé de la soupe. Tu n'auras qu'à la faire chauffer si Jeannette a faim.

— T'inquiètes pas Maman, je sais ce que j'ai à faire. Va te reposer.

\*\*\*\*\*

Son accouchement s'était bien déroulé et elle récupérait rapidement. Jeannette regardait sa fille dormir dans ses bras. Elle n'aurait jamais cru ressentir un si grand amour, un sentiment si fort pour quelqu'un. Elle était tout simplement fascinée par les mains et les pieds menus d'Andréanne. Son bébé représentait toutes les merveilles du monde !

Françoise était très présente et Philippe, totalement absent. Jeannette s'en inquiéta, pourquoi le grand-père ne venait-il pas voir sa petite-fille ? Aurait-il préféré un garçon ? Jeannette tenta d'interroger Françoise à ce sujet, mais cette dernière demeurait vague et éludait rapidement la question. Jeannette commençait à s'inquiéter pour sa fille et elle fit part de ses préoccupations à Benoit.

Il tenta de la rassurer en lui disant que son père était sans doute occupé à autre chose, mais qu'il serait lui aussi un grand-papa gâteau.

— Je vais aller en parler avec Maman et je te reviens avec ses explications.

Benoit se dirigea vers la cuisine, il semblait l'avoir prise au sérieux.

— Puis mon garçon, heureux d'être père ?

— Oui Maman, quel incroyable bonheur, on l'imagine, mais le vivre, c'est presque inexprimable. Andréanne est superbe !

— Oui, elle est magnifique et en santé. Tu pourras dire à Jeannette que nous irons magasiner à Rimouski dans deux semaines. J'ai suffisamment de pyjamas pour la petite d'ici là.

— Dans deux semaines ? Est-ce qu'Andréanne sera assez forte pour faire le voyage ?

— Oui, le bébé dormira dans la voiture. Il n'y a aucun problème.

— Dis-moi Maman, pourquoi Papa n'est pas venu voir sa petite fille ?

— Tu connais ton père sous ses airs bourrus, c'est un grand sensible. Il viendra bientôt et soit certain qu'il l'aime déjà.

Benoit retourna aussitôt auprès de Jeannette. Il prit la petite et fit part des explications de Françoise. Goguenard, il ajouta :

— Tu ne devineras jamais...

— Quoi ?

Benoit la laissa languir quelques instants.

— Nous irons à Rimouski d'ici deux semaines.

Jeannette le regarda estomaquée, elle se mit à pleurer. Non, elle ne voulait pas, c'était trop rapide, la petite aurait froid, il fallait attendre au printemps, il n'y avait pas d'urgence. Benoit la regarda, surpris.

— C'était une fête pour toi, une récompense, si je me rappelle bien tes mots. Pourquoi attendre ? Maman a dit qu'il n'y avait aucun problème.

— Je veux être en forme et je ne sais pas si j'aurai suffisamment récupéré pour ce voyage.

— Bon, je pense que tu dramatises pour rien, tu seras en parfaite forme avant ça. J'ai parlé à Maman, Papa devrait venir bientôt. Il est en train de préparer des plans pour la construction d'un nouveau bunker à environ un demi-kilomètre d'ici. Il faut être prévoyant et ne pas attendre pour développer les habitations de la famille.

Jeannette le regarda en haussant les épaules.

— Je veux bien te croire. Elle est si merveilleuse. Redonne-la-moi.

Benoit déposa le bébé dans les bras de Jeannette et se faufila sous les draps.

\*\*\*\*\*

Le lendemain, le grand-père arriva avec un porte-bébé rose qu'il avait vraisemblablement fabriqué. Cela faisait un peu vieux jeu, mais Jeannette était contente. Le grand-père prit Andréanne et la berça durant une bonne heure. Jeannette et Benoit l'observaient, il rayonnait de bonheur. Lorsqu'Andréanne s'éveilla et se mit à pleurer, Philippe la remit dans les bras de sa mère après lui avoir déposé un baiser sur le front.

— J'te félicite Benoit, tu m'as donné une belle petite-fille en santé. Chus ben content que tu assures notre descendance. L'avenir est ben laite, mais a va savoir s'adapter pis faire face aux nouveaux dangers. On va lui apprendre tout ce qu'on sé, Andréanne sera une des survivantes ! Toé si la petite, t'as faite une ben bonne job.

Jeannette était surprise de la voix de Philippe, son ton était plus doux qu'à l'accoutumée. Pour la première fois, elle sentait que cet homme avait un cœur. La petite Andréanne avait réussi à l'émouvoir. La jeune mère sentit ses yeux s'humecter. Elle prit une grande respiration, ce n'était pas le temps d'énervé le grand-père.

\*\*\*\*\*

Le grand jour arriva enfin. Benoit s'était mis chic, il portait un pantalon noir et une chemise bleue en flanelle. Il avait fière allure, se dit Jeannette. Elle, plus sobre, avait mis des jeans et un chandail de laine gris. L'élégance de Françoise ne passa pas inaperçue, elle portait un tailleur vert foncé et d'une blouse jaune dorée. Philippe siffla en la voyant. Lui seul, revêtait ses vêtements coutumiers. Il ne voulait pas aller en ville. Françoise conduisait bien, les routes étaient dégagées, le temps était clair et chaud pour un mois de mars. La petite Andréanne était emmitouflée dans un magnifique couffin bleu. Benoit lui avait déjà dit, Françoise pensait à tout.

Jeannette ne savait ni quoi faire ni quoi penser. Oui, ces gens l'avaient enlevé, oui ses kidnappeurs avaient tué son amant, mais tout ça s'était passé avant. Aujourd'hui, elle était mère. Sa fille méritait une vie normale ! Avec toutes les incertitudes et les dangers du monde actuel ne serait-elle pas mieux protégée advenant des catastrophes dans les abris de son grand-père ? S'ils avaient raison avec leur Nouveau Monde ? Elle veillerait à l'éducation de sa fille. Aujourd'hui, c'était le temps de mettre son plan à exécution, mais... elle ne savait plus... voulait-elle vraiment partir et retourner à la vie d'autrefois ? Françoise la ramena à la réalité.

— Bon, mets tes bottes et viens me rejoindre à la voiture. Benoit, prends Andréanne et arrive.

Jeannette sursauta et s'habilla. Elle prit un foulard rose qui allait bien avec son manteau gris. Elle ouvrit la porte. Elle n'avait pas vu le soleil depuis bientôt dix mois. Elle dut s'arrêter quelques instants, aveuglée par l'intensité lumineuse. Elle aurait bien aimé avoir

des verres fumés. Elle s'en procurerait à Rimouski. À travers les arbres, elle distinguait une voiture stationnée au loin. Le chemin était tracé pour s'y rendre. Elle marchait d'un bon pas, suivi de Benoit avec l'enfant. Soudainement, le sol s'ouvrit sous ses pieds.

— Adieu, Jeannette !

Philippe sortit de la butte et rejoint Benoit. Françoise démarra la voiture et s'engagea seule sur la route. Les deux hommes se penchèrent sur le trou. Jeannette était empalée, son sang se répandait autour du pieu sur son manteau gris. Les deux hommes échangèrent un regard.

— On ramassera ça d'main. Pis comment t'as trouvé la casemate de ton frère Pascal ?

— Elle est très bien. Aurez-vous terminé pour l'été prochain ?

— Y faudra ben, y faut continuer le peuplement.

Et les deux hommes retournèrent au bunker.